

# Rationalité et Réel économiques

*Bruno Hamel*

*Groupe de recherche sur l'intégration continentale*

Département de science politique

UQAM

le mercredi 29 mai 1996

Montréal

L'histoire globale de l'économie est l'histoire  
du rationalisme aujourd'hui triomphant,  
à savoir celle d'un rationalisme économique  
fondé sur le calcul.

Max Weber

Les objections que pose l'extension de la rationalité économique, en tant que pendant épistémologique du marché libéral ou capitaliste, sont déjà bien connues. Nous insisterons particulièrement sur les critiques les plus récentes qui ont trait à cette extension, c'est-à-dire les critiques que nous nommerons culturalistes.

La critique du marché, qu'elle soit sur une base culturelle, économique ou politique, et que cette critique soit fondée ou non, ne nous apparaît pas permettre une critique nécessairement parallèle en ce qui a trait à la rationalité économique. Implicitement, et ce que révèle une telle approche, nous croyons qu'une véritable critique épistémologique du marché ne peut être faite sans une prise en compte relativement systématique du paradigme de la rationalité économique.

Par ailleurs, notre intérêt épistémologique essentiel consiste à penser la place du *sujet* à l'aune de l'épistémologie contemporaine. Qu'entendrons-nous par sujet? Le sujet sera envisagé en tant qu'agent constitutif du Réel. Autrement dit, nous chercherons à montrer, et c'est peut-être en cela que notre réflexion sur la rationalité économique nous aide véritablement à penser la place du sujet, comment le paradigme de la rationalité économique a contribué au déplacement des sujets traditionnels (individus et classes sociales, respectivement dans le libéralisme et dans le marxisme) en tant que données de base constitutives du Réel. Bien entendu, dire le déplacement ne signifie pas que l'on saisisse la destination et les implications de ce mouvement. Ainsi, et cela sera une des nos hypothèses essentielles, nous voulons montrer que *l'expansion de la rationalité économique peut difficilement constituer le Réel, entendre une réalité politique et historique, en ce qu'elle mine ses propres catégories de sujets*. En d'autres termes, nous voulons souligner dans quelle mesure l'expansion de cette rationalité s'accompagne d'une évacuation du sujet individuel, d'une périphérisation peut-on dire, et que les visées universalistes de ce paradigme sont porteuses de leur propre négation. Pour véritablement comprendre ce déplacement, il nous faudra renouer avec les raisonnements essentiels qui ont fondé l'épistémologie libérale et marxiste.

## Rationalité économique et culture

Alain Finkielkraut disait que le mot d'ordre aujourd'hui, paraphrasant la triste boutade de Goebbels, consistait à dire lorsque j'entends le mot culture, je sors ma pensée. À la suite de Baechler, de Foucault et tout particulièrement de Dumont, il est vrai que pour nombre d'auteurs,

penser le marché est finalement synonyme de penser les limites culturelles du marché. C'est ainsi que Dumont, après les importantes distinctions qu'il a su tracer entre les sociétés holistes et individualistes, s'est ensuite attardé à caractériser les différents types d'individualisme. Dans tous les cas, le marché *en soi*, surtout chez Baechler et Dumont, n'est pas tant une pratique, c'est-à-dire l'échange, qu'un véritable mode de régulation que se sont donnés les peuples à différents moments de leur histoire. Pour Baechler, par exemple, le marché est ni plus ni moins que l'incarnation, dans la sphère économique, des visées égalitaristes qui caractérisent bien les derniers siècles.<sup>[1]</sup> Du même souffle, nous pouvons aussi rappeler que pour Dumont le marché est essentiellement une construction idéologique. Plus précisément, et c'est peut-être là une de ses réflexions les plus intéressantes, le monde économique, l'économie, le marché, est une réalité objective qui est aussi fonction du système de représentation des agents qui prennent part aux échanges que comportent de telles pratiques; bref, de *l'idéologie générale*.<sup>[2]</sup>

De telles visions impliquent une autonomie considérable des sujets individuels. En effet, que ce soit avec les révolutionnaires de 1789 ou les consommateurs américains du XX<sup>ème</sup> siècle, le marché se constituerait donc autour des propres modes de représentation des individus. Le marché apparaît alors comme un véritable contrat social. Mais, et on le voit bien dans les propos de Dumont, on s'explique mal en quoi le marché, comme contrat social ou comme incarnation des idéaux de liberté, pourrait découler des représentations qu'il est appelé justement à libérer.<sup>[3]</sup> C'est ainsi que la relation entre l'objet qu'est le marché et le sujet, c'est-à-dire l'individu, demeure problématique chez les critiques culturalistes du marché. Pour Baechler, la relation entre marché et individus est claire : ce sont les individus qui, en se représentant la liberté, ont permis, de façon presque instrumentale l'émergence du marché moderne. L'autonomie du

sujet est complète. Ainsi, et cela est véritablement étrange, l'institution économique du marché apparaît déterminée complètement par des paramètres politiques. Pour ces critiques, l'explication ne peut donc résider que dans l'inversion parfaite du marxisme : c'est l'idéologie qui détermine le politique, celui-ci influant sur l'économique. Par ailleurs, ce déterminisme demeure cantonné dans la représentation du Réel, alors que demeure la réalité objective du marché. Quelle est cette réalité? On peut déjà présumer qu'il s'agit de son élément central, c'est-à-dire le concept même d'échange. Cette confusion dans les différents déterminismes a des conséquences importantes. Ainsi, et comme nous l'avons vu, entre les représentations du marché et sa réalité objective, il n'y a qu'un pas à franchir avant de discuter de la pérennité de l'échange-- ce qui est un débat vide de sens --et de l'éternité et de l'universalité du marché-- ce que voudraient soutenir les adhérents à une représentation totalisante du marché.

Cette confusion quant à la nature même du marché, et de son déterminisme, n'a pas échappé à plusieurs auteurs qui ont bien saisi que la compréhension du marché passait nécessairement par une réflexion quant au concept même d'échange, qui fonde le marché et qui serait également fondé sur la rationalité économique. Cette façon de réduire le marché à son essence que serait l'échange-- ou le don diront certains --présente l'avantage de mieux saisir les véritables enjeux que posent la représentation et la réalité du marché. Ainsi, le problème n'est pas tant au niveau de la réalité objective du marché-- qui peut remettre en cause le principe même de l'échange? --que des tensions qu'engendrent les différents systèmes de sa représentation. Nous n'avons pas cru indiqué de consacrer un chapitre particulier portant sur l'échange parce que cette réflexion même s'inscrit en droite ligne avec les critiques culturalistes.<sup>[4]</sup> Une des lignes de force du

questionnement sur la nature de l'échange porte en fait sur la dichotomie entre les échanges marchands et non-marchands.[5] Ainsi, si une telle réflexion permet certes de bien comprendre qu'elles sont les limites sociologiques et ethnologiques du marché, en différenciant entre ce qui peut être dit spécifiquement marchand ou non; il nous semble qu'une telle approche s'avère difficilement en mesure d'expliquer le pourquoi et le comment de l'expansion de la rationalité économique et du marché. En effet, une réflexion sur le concept d'échange montre peut-être les manifestations du marché mais elle ne prétend pas rendre compte de son mouvement expansionniste. Cela nous apparaît impliquer deux choses importantes. Tout d'abord, une telle conception souligne le caractère ontologique du marché. Le marché apparaissant bel et bien comme une réalité en soi. Quoique nous reviendrons sur ce point, il faut aussi ajouter, en second lieu, qu'une telle réflexion est particulièrement a-idéologique. S'il est tout à fait concevable de penser le marché comme un objet d'étude, on ne saurait trop souligner qu'avec un certain angélisme, le caractère paradigmatique du marché est souvent évacué d'une réflexion qui, comme c'est précisément le cas ici, porte spécifiquement sur le marché en soi. Il ne s'agirait donc plus de penser la représentation, son *idée*, mais tout simplement sa mécanique et ses rouages indépendamment de ses liens aux forces et aux rapports dont le marché est la scène et surtout comment cette scène n'influencerait aucunement sur le public du marché. Le marché en soi est donc cette scène même.

Cela est en effet des plus curieux que, dans cette perspective, on se soit attardé à penser les structures de détermination, en l'occurrence culturelles, du marché tout en négligeant largement comment cette pratique voire ce paradigme même modèle les systèmes de représentation et qui, à leur tour, influent sur l'idée de cette réalité marchande. Soulignons ce point, admettre que la réalité essentielle du marché tient au concept d'échange occulte ainsi à quel point le problème du marché ne tient pas à sa réalité objective mais bien aux différentes représentations qu'elle nourrit et qui viennent s'y joindre. Comprendre en effet comment le marché se présente, non pas uniquement comme l'incarnation des idéaux de liberté mais aussi comme le lieu d'intérêts concrets et de pouvoir réel, suppose que l'on pense les représentations propres au marché. C'est dans ce contexte, il nous semble, que Rosanvallon, disait que le marché doit d'abord et avant tout être compris politiquement et sociologiquement.[6] Dès lors, il s'agirait de penser le marché et la rationalité économique non pas en termes de leurs propres limites et de leurs paramètres-- ce que les analyses culturalistes démontrent aisément --mais plutôt comment le paradigme qu'il représente ait pu se revêtir d'un caractère aussi hégémonique.

### **Ontologie et mise en scène du marché moderne**

On posera tout d'abord que l'histoire moderne est au moins en partie l'histoire du marché moderne. En effet, et c'est bien ce qu'a démontré Rosanvallon, réfléchir sur le marché c'est aussi opérer différents va-et-vient théoriques et épistémologiques entre l'Histoire et le marché. Cette façon de voir est d'ailleurs bien explicitée chez Latouche.[7] Si, comme nous nous le proposons, nous voulons poser comment le caractère hégémonique du paradigme du marché peut être fondé, il importe tout d'abord de bien voir quelles sont les filiations philosophiques et épistémologiques du marché, voire de la réalité marchande. Certains auteurs ont déjà bien souligné la parenté quelque peu étonnante entre l'hégélianisme et le libéralisme. Ferry est l'un de ces auteurs:

(...) "l'hégélianisme seul ne peut conduire, sur le plan politique, qu'à une forme de quiétisme assez proche en dernière analyse de celle qui caractérise le libéralisme classique (qui ne voit d'ailleurs les liens intimes qui unissent la théorie hégélienne de la "ruse de la raison" et la thèse libérale de la "main invisible", du "laissez faire, laissez passer"?) (...) Bref, la pensée hégélienne de l'histoire est, à tous égards, plus proche de celle de Montesquieu que de Staline" [8](...)

Ainsi Ferry s'est appliqué, et sa démonstration est des plus convaincantes, à démontrer comment Hegel et Smith se trouvent rassemblés dans ce qu'il appelle l'*ontologie théorique*. Soulignons en passant, que ce que Rosanvallon a voulu démontrer, la visée commune du marxisme et du libéralisme à l'évacuation du politique, n'est qu'une transposition des parallèles déjà dégagés par Ferry au niveau philosophique et épistémologique. L'ontologie théorique telle que ramenée à Hegel consiste à dire la rationalité dans le réel-- "Tout ce qui est réel est rationnel, et qui tout ce qui est rationnel est réel". Ainsi, avec la ruse de la raison, c'est non seulement l'intégralité de la rationalité du réel qui est consacrée mais aussi, et c'est précisément ce que Kant et Fichte s'appliquent à montrer, l'évacuation d'une vision morale transcendente, d'un idéal du monde. Donc, chez ces deux derniers auteurs, est posée la seconde ontologie, *pratique* celle-là. En effet, la *praxis* (pratique) se trouve au centre de cette ontologie. Ainsi, le réel apparaît transformable de l'extérieur. Cela implique bien entendu que ces transformations peuvent très bien être opérées en fonction d'un idéal quelconque ou d'un projet de société. [9] Discuter de ces ontologies n'a de sens qu'en autant qu'il est possible de discuter des origines mêmes de ces structures ontologiques. Quelles sont-elles?

Ce fondement a habituellement été trouvé en Dieu, créateur des "vérités éternelles" de l'ontologie. De là le terme que Kant, puis Heidegger, ont utilisé pour désigner ce type de réponse: "onto-théo-logie", puisque c'est sur une certaine théologie, sur une pensée de Dieu comme *fondement* des vérités philosophiques, que repose l'explication de cette communauté de structure manifestée par l'ontologie. En ce sens, la tentative "matérialiste" de déduire les catégories ontologiques d'un fondement matériel, par exemple d'expliquer l'apparition du principe d'identité à partir d'un "rapport social" tel que le troc, entre bien dans le mécanisme de l'ontothéologie, même si elle en offre une version sécularisée." [10]

Heidegger, tout particulièrement, et Kant avant lui, ont critiqué une ontothéologie quant à sa circularité et à l'impossibilité de véritablement trouver un fondement aux différentes ontologies. Qu'en est-il du marché et du principe de rationalité économique? En quoi le fondement et les différentes ontologies peuvent-ils nous aider à mieux comprendre nos interrogations de base? Rappelons tout d'abord les filiations entre hégélianisme et libéralisme. Nous savons maintenant que les deux participent, si l'on peut dire, de la même ontologie théorique. Cela se démontre à plusieurs niveaux. [11] Par contre, si Ferry a bien montré comment le marxisme, parce qu'il visait à rassembler les deux types d'ontologie, a été traversé par différentes contradictions; le libéralisme n'a guère été fouillé. Malgré tout, en une autre occasion, Ferry s'est penché sur cette question de l'ontologie dans le libéralisme, plus spécifiquement dans le néolibéralisme hayékien : << l'hyperlibéralisme d'Hayek est un hyperrationalisme, présupposant, comme chez Hegel, que "dans l'histoire tout se déroule rationnellement" et que même les initiatives apparemment les plus déraisonnables participent de l'autoaccomplissement d'une rationalité (ici celle du marché) en devenir. >> [12] Il me semble que nous nous trouvons ici au coeur du même genre de confusion dans les catégories que nous avons put discerner plus tôt en présentant la question de la réalité

objective du marché et de sa représentation. En effet, ne s'agirait-il que de rappeler la critique heideggerienne de l'ontothéologie, c'est-à-dire de la circularité d'un fondement ontologique qui recouperait les mêmes catégories que les ontologies même, pour se rendre compte à quel point cette critique rappelle les critiques de la tautologie même du marché.

Ainsi, il nous semble que les réflexions sur le marché, notamment celles entamées par Rosanvallon et Ferry, éclipsent trop rapidement ce qui en dernière analyse apparaît être un élément déterminant dans l'hégémonie scientifique que réalise la rationalité économique.[\[13\]](#) Ferry a partiellement raison de souligner comment, pour Hayek, le marché est au fond un << processus impersonnel >> et << où il n'y a pas de sujet >>.[\[14\]](#) Ce sur quoi Ferry n'insiste pas suffisamment, c'est précisément sur cette métaphysique du marché. En d'autres termes, et en reprenant le propos ayant trait à l'ontothéologie, il nous semble que de penser justement le marché comme fondement ontologique nous aiderait à mieux comprendre l'expansion de la rationalité économique et, à sa suite, celle du marché même. En effet, ce n'est pas tant Dieu qui fonde les vérités philosophiques que le marché même. Voilà une chose qu'avait bien comprise Hayek lorsqu'il discutait de la question du juste prix médiéval.[\[15\]](#) *La vérité, c'est la vérité du marché.* De la même façon, et cela n'est effectivement pas sans nous ramener à l'ontologie hégélienne, la rationalité moderne est la rationalité telle qu'elle se cristallise au sein même du marché. La réalité du marché tient dans sa rationalité, et sa rationalité tient dans sa réalité. On ne peut qu'être frappé par le fait que le marché en soi détermine les niveaux de rationalité. Ainsi, la raison demeure même en dehors du marché mais dès lors il s'agit d'un autre type de logique. Que les libéraux aient eu maille à partir avec les concepts de don et d'échange, dans ce contexte, n'est guère étonnant.[\[16\]](#) Quoiqu'il en soit de ces catégories, il demeure bel et bien que le marché, en tant que fondement ontologique, produit effectivement ses propres catégories. Après Ferry qui affirmait que l'un des problèmes du marxisme était, en tentant de réconcilier ontologie pratique et théorique, de fonder la vérité par la praxis, nous pourrions ajouter que celui du libéralisme est, et de façon plutôt similaire, justement de camper l'opération du marché dans ce même genre de praxis. C'est ainsi que le néolibéralisme de Hayek se trouve confronté aux même genre d'écueils que le marxisme : il doit à la fois s'appuyer sur une ontologie théorique pour fonder son historicisme et sur une ontologie pratique pour divulguer sa réalité. À cet égard, soulignons simplement les retenues théoriques, voire épistémologiques, qui devraient être faites afin de sauvegarder le mystère des ordres spontanés.[\[17\]](#) Comme on le voit bien, ce mysticisme n'échappe pourtant pas aux critiques invoquées par Heidegger quant à la circularité de onto-écono-logie. Au fond, il s'agit bien de revisiter les critiques concernant la tautologie du marché.[\[18\]](#)

Asseoir le marché comme fondement ontologique n'est donc qu'une victoire à la Pyrrhus puisque nous retombons immédiatement de cette tautologie de la rationalité économique. Ainsi n'est rationnel que ce qui se conforme à la rationalité marchande. Mais puisque cette rationalité même est fonction des besoins et des préférences, la rationalité économique ne peut avoir de sens qu'en démontrant comment les préférences peuvent effectivement se traduire sur le marché, ce qui ne peut être fait qu'au prix d'hypothèses plus invraisemblables les unes que les autres.[\[19\]](#) Mais ce à quoi ne peut échapper le système marchand est l'incohérence d'une conception qui se présente tantôt comme un fondement ontologique-- la métaphysique du marché --et la logique de découverte qu'implique la rationalité économique dans la pratique concrète des opérations

marchandes. Ceci n'étant finalement qu'une autre façon de dire les tensions qui existent entre les ontologies pratique et théorique.

Malgré ces contradictions, nous croyons qu'il ressort de nos propos que plus d'un débat sur le marché portent précisément sur les deux niveaux ontologiques dont nous avons discuté. Ainsi, la question concernant la pérennité du marché doit être ramenée au volet théorique. Il s'agit bien alors de se concentrer sur le caractère transcendantal du marché, présenté comme idéal moral, politique et économique.<sup>[20]</sup> C'est dans ce contexte que l'on réduit le marché à sa plus simple réalité (objective) : l'échange. Par ailleurs, on le voit bien, le débat ayant trait à l'interventionnisme nous semble devoir être compris dans la perspective de l'ontologie pratique, c'est-à-dire de penser dans quelle mesure la pratique du marché peut et doit permettre sa découverte, sa réalité même. Or, c'est précisément le caractère conjoncturel de la connaissance du marché qui pose problème. C'est ainsi que le sujet du marché est continuellement à être réinventé-- *il n'y a pas de connaissance intégrale du marché.*

Au fond, cette façon de poser le problème du sujet nous renvoie à un débat beaucoup plus essentiel qui, si elle n'enlève rien à notre démonstration, en souligne cependant les limites. Réfléchir sur la définition du sujet dans le marché c'est surtout penser le sujet même, tel que présenté en philosophie. Ainsi, nous avons parlé du marché comme le lieu d'une mise en scène des rapports de force et des intérêts. Ces rapports diffèrent et, en cela, se rapportent aux représentations divergentes du marché. Une des choses que nous cherchions à montrer est le fait que le marché, tel que l'article le libéralisme, ne permet pas de résoudre les conflits inhérents à ces différentes représentations. Bien entendu, envisagé comme un lieu, le marché revêt assurément les différents attributs de chose et d'un objet.<sup>[21]</sup> Pourtant, et on se doit de le souligner, il faut bien reconnaître que le marché, notre *modernité marchande*, même dans ses prétentions à constituer des sujets individuels-- ce qui est le dessein propre au libéralisme --n'a pu s'extirper des longs processus de destruction des sujets, du *sujet* bref, n'a pu contourner la descente aux enfers philosophiques qu'est l'anti-humanisme contemporain. Loin d'avoir établi l'autonomie du sujet, le marché semble plutôt en avoir fondé l'effritement et c'est peut-être là le grand retournement de l'épistémologie de la rationalité économique.

## **Conclusion**

Nous avons cherché à montrer les contradictions épistémologiques du marché. Cela ne va pas de soi lorsqu'on sait à quel point ce concept est plus souvent qu'autrement pensé comme une pratique sociale ou une véritable construction idéologique, ce que nous avons présenté en discutant des critiques culturalistes du marché. C'est un travail qui nous semble ouvrir des avenues intéressantes. Ainsi, nous avons voulu dépasser l'opposition que nous croyons trop systématique des postmodernes lorsqu'ils critiquent la Raison des méta-récits. Notre a priori a été de croire que cette raison n'était qu'en fait un avatar de la rationalité économique telle qu'elle s'est incarnée au cours des derniers siècles marchands. Certaines de nos réflexions mériteraient d'être élaborées ou mises en relation. Ainsi, nous avons simplement soulevé le problème que posaient les différentes représentations du marché. À elle seule, cette question mériterait un traitement en soi. Cela est d'autant plus vrai, il nous semble, lorsqu'on pense à la question des représentations en parallèle avec l'opacité du réel marchand auquel nous avons fait allusion.<sup>[22]</sup> C'est certes une autre avenue qui pourrait alimenter une réflexion sur les limites du marché. Nos conclusions

doivent aussi être reprises avec un certain détail afin de souligner comment le paradigme du marché, comme ontologie théorique, permet de mieux saisir le marché tel qu'il se présente à l'aube du III<sup>e</sup> millénaire. Ainsi, il faut bien insister sur le fait que la question de la rationalité du Réel, telle que posée dans l'identité hégélienne et telle qu'on la retrouve dans le libéralisme, entraîne certaines conséquences épistémologiques importantes. Par exemple, si concevoir le marché dans sa rationalité c'est du même coup l'appréhender dans sa réalité, il faut tout de suite ajouter que cette accession à la connaissance du marché est toujours une connaissance synchronique.[\[23\]](#) La connaissance du marché, comme toutes les théories économiques d'ailleurs, n'est que conjoncturelle. Cette constatation est bien entendu intimement liée au processus même de construction des individus, plus précisément de leur subjectivité, qui tiennent, dans le cadre du paradigme du marché, le rôle des sujets du réel et de l'histoire. Mais cela n'est-il pas en contradiction avec le << procès (libéral) "sans sujet" dont parlait Ferry?

Il nous apparaît clair que l'épistémologie moderne ne peut progresser qu'en prenant en compte le fait que le marché moderne, loin de n'être qu'une pratique sociale parmi d'autres est en fait au coeur de la construction épistémologique qui s'amorce avec l'hégélianisme. Comment la rationalité économique, en tant que parallèle épistémologique du marché est parvenue à asseoir une certaine hégémonie scientifique doit être donc être posé en d'autres termes, et mêmes s'ils sont valables, que les intérêts d'une bourgeoisie intellectuelle ou autre. Pour paraphraser Rosanvallon, disons en terminant que s'il est vrai qu'il faut comprendre le marché comme concept philosophique et politique, il n'est pas sans intérêt de le comprendre comme concept épistémologique et philosophique. C'est bien sûr un travail qui reste largement à faire et dont nous avons tout simplement cherché à en poser l'amorce. Il s'agissait finalement de tenter de penser la relation de la science à la réalité, de la connaissance au pouvoir. En d'autres mots, il s'agissait de penser la question suivante : *au nom de quoi peut-on prétendre aujourd'hui faire la critique du marché?*

## Références

[\[1\]](#). Jean Baechler(1971), *Les origines du capitalisme*, Paris, Gallimard :176.

[\[2\]](#). Louis Dumont(1977), *From Mandeville to Marx*, Chicago, University of Chicago Press: 25 : "We shall find that the construction of the reputedly external objective reality called "the economy" was governed by internal constraints- I mean constraints internal to the general ideology."

[\[3\]](#). En effet, à partir du moment où l'on accepte l'hypothèse de Baechler, c'est-à-dire que le marché est le résultat de la prétention à transposer dans l'économie les idéaux de liberté, il faut tout de suite évacuer l'autre hypothèse qui voudrait faire du marché le libérateur des représentations politiques anachroniques comme l'aristocratie et l'absolutisme. Or, il nous semble que ces deux hypothèses se chevauchent dans une approche culturaliste du marché. Ainsi, ce n'est plus simplement le problème de la définition du sujet marchand qui est posé mais également celui de son déterminisme même. La question reste entière: au marché dans nos têtes, quelles origines à ces représentations?

[4]. À cet égard, un article de Alain Caillé trace avec éloquence ces filiations. Lire Alain Caillé(1988), << Pour un universalisme relativiste (Au-delà du rationalisme et du relativisme) >>, *Revue du M.A.U.S.S.* 1:122-152.

[5]. Francis Kramarz(1991), << Du marché à l'interaction >>, *Critique* 47 : 529-530, juin-juillet : 479-491. L'auteur fait une recension critique de l'économie des conventions.

[6]. Pierre Rosanvallon(1989), *Le libéralisme économique (Histoire de l'idée de marché)*, Paris, du Seuil.

[7]. Serge Latouche(1973), *Épistémologie et économie*, Paris, Anthropos : 373 : << La connaissance scientifique nous est apparue comme la mise en relation des éléments de la réalité sociale tels qu'ils sont appréhendés par la perception (matière première de la connaissance) et l'appareil historiquement constitué de pensée en tant précisément qu'il appréhende celle-là et s'appréhende lui-même et leur relation entre eux. >>

[8]. Luc Ferry(1984), *Philosophie politique (Tome 2)*, Paris, PUF: 26.

[9]. Idem : 25-28.

[10]. Idem: 21.

[11]. Voir Latouche(1973) : 332 et Ferry (1984).

[12]. Lire Luc Ferry(1985), *Philosophie politique (Tome 3)*, Paris, PUF : 150.

[13]. Lire Alain Caillé(1988) : 126-127.

[14]. Ferry(1985) : 150.

[15]. Friedrich Hayek(1985), *Droit, législation et liberté (Tome 2)*, Paris, PUF.

[16]. Jacques T. Godbout(1992), *L'esprit du don*, Montréal, Boréal.

[17]. Geoff Stokes(1995), << Politics, Epistemology and Method: Karl Popper's Conception of Human Nature >>, *Political Studies* 43 : 105-123.

[18]. La question est très bien traitée par Alain Caillé(1986), *Splendeurs et misères des sciences sociales*, Genève, Droz.

[19]. Voir les analyses de Becker où les individus sont réduits à être de simples calculateurs de préférences, absolument rationnel dans leur choix. Par ailleurs, la question posée par Ferry n'apparaît-elle pas des plus troublante dans cette perspective: "N'y a-t-il pas en effet quelque aberration, voire quelque absurdité, à définir a priori des structures de l'objectivité alors que, de son côté, le réel lui-même (les objets concrets) pourrait fort bien refuser de se soumettre à ces structures?". Lire Ferry(1984) : 22.

[20]. William J. Booth(1994), << On the Idea of the Moral Economy >>, *American Political Science Review* 88(3) : 653-667.

[21]. Lire Luc Ferry et Alain Renault(1988), *La pensée* 68, Paris, Gallimard : 314-315.

[22]. On aura intérêt à lire Jean-Pierre Cometti(1991), *Raison, argumentation et légitimation (Habermas, Apel et les apories de la communication)*, Montréal, Groupe de Recherche en Épistémologie Comparée.

[23]. Là réside l'essentiel des travaux de Fernand Braudel.